

eût affaire dans le logis. Aussitôt qu'il y fut entré, Agathopus se levait de sa chaise, et m'engageant les yeux avec quelques questions de ses camarades, puis ils se jetèrent à terre, et se prosternèrent devant moi, et je pus à peine leur résister. Ils me dirent qu'ils n'avaient jamais vu un si grand nombre d'anciens se prosterner devant un si jeune homme, et qu'ils n'avaient jamais vu un si grand nombre d'anciens se prosterner devant un si jeune homme. Ils me dirent qu'ils n'avaient jamais vu un si grand nombre d'anciens se prosterner devant un si jeune homme.

nage? On le prendait pour une outre. Dès que le marchand eût ainsi parlé, il prit congé d'eux, et se rendit à son domicile. Esopé le rappela, et lui dit: Achète-moi hardiment, je ne te serai pas inutile. Si tu as des enfants qui rient et qui soient méchants, mais que tu leur feras faire; ou les menacera de moi, comme de la bête. Cette raillerie plut au marchand. Il acheta notre Phrygien trois oboles, et dit en riant: Les dieux sont toujours, je n'ai pas fait grande acquisition, à la vérité; aussi n'ai-je pas déboursé grand argent. Entre autres dettes, ce marchand traquait d'esclaves; si bien qu'en allant à Ephèse pour se défaire de ceux qu'il avait, ce que chacun d'eux devait porter pour la commodité du voyage fut dépari selon leur emploi et selon leurs forces. Esopé pria que l'on eût égard à sa taille; qu'il était nouveau venu, et devait être traité doucement. Tu ne porteras rien, si tu veux, lui repartièrent ses camarades. Esopé se piqua d'honneur, et voulut avoir sa charge comme les autres. On le laissa donc choisir. Il prit le panier au pain, et c'était le fardeau le plus pesant. Chacun crut qu'il l'avait fait par bêtise; mais dès la dinée le panier fut enlégé, et le Phrygien déchargé d'autant; ainsi le soir, et le lendemain, de façon qu'au bout de deux jours il marchait à vide. Le bon sens et le raisonnement du personnage furent admirés.

monde et le mieux fait. Sur cette nouvelle, les filles qui servaient sa femme se pensèrent battre à qui l'aurait pour son serviteur; mais elles furent bien étonnées quand le personnage parut. L'une se mit la main devant les yeux; l'autre s'enfant; l'autre fit un cri. La maîtresse du logis dit que c'était pour la chasser qu'on lui amenait un tel monstre; qu'il y avait long-temps que le philosophe se lassait d'elle. De parole en parole, le différend s'échauffa jusques à tel point que la femme demanda son bien, et voulut se retirer chez ses parents. Xantus fit tant par sa patience, et Esopé par son esprit, que les choses s'accoutumèrent. On ne parla plus de s'en aller, et peut-être que l'accoutumance effaça à la fin une partie de la laideur du nouvel esclave. Je laisserai beaucoup de petites choses où il fit paraître la vivacité de son esprit; car, quoiqu'on puisse juger par là de son caractère, elles sont de trop peu de conséquence pour en informer la postérité. Voici seulement un échantillon de son bon sens et de l'ignorance de son maître. Celui-ci alla chez un jardinier se choisir lui-même une salade; les herbes cueillies, le jardinier le pria de lui satisfaire l'esprit sur une difficulté qui regardait la philosophie aussi bien que le jardinage; c'est que les herbes qu'il plantait et qu'il cultivait avec un grand soin ne profitaient point, tout au contraire de celles qui la terre produisait d'elle-même sans culture ni amendement. Xantus rapporta le tout à la Providence, comme on a coutume de faire quand on est court. Esopé se mit à rire; et, ayant tiré son maître à part, il lui conseilla de dire à ce jardinier qu'il lui avait fait une réponse ainsi générale, parce que la question n'était pas digne de lui! Il le laissait donc avec son garçon qui assurément le satisfaisait. Xantus s'étant allé promener d'un autre côté du jardin, Esopé compara la terre à une femme qui, ayant des enfants d'un premier mari, en épouserait un second qui aurait aussi des enfants d'une autre femme: sa nouvelle épouse ne manquerait pas de concevoir de l'aversion pour ceux-ci, et leur ôterait la nourriture afin que les siens en profitassent. Il en était ainsi de la terre, qui n'adoptait qu'avec peine les productions du travail et de la culture, et qui réservait toute sa tendresse et tous ses bienfaits pour les siennes seules: elle était mère et mère passionnée des autres. Le jardinier parut si content de cette raison, qu'il offrit à Esopé tout ce qui était dans son jardin.

ami par qui Xantus ne lui fit parler, sans que les raisons ni les prières y gagnassent rien. Esopé s'avisait d'un stratagème. Il acheta force gibier, comme pour une nocé considérable, et fit tant qu'il fut rencontré par un des domestiques de sa maîtresse. Celui-ci lui demanda pourquoi tant d'apprêts. Esopé lui dit que son maître ne pouvant obliger sa femme de revenir, en allait épouser une autre. Aussitôt que la dame sut cette nouvelle, elle retourna chez son mari; par esprit de contradiction ou par jalousie. Comme elle fut pas sans la garder bonne, Esopé, qui tous les jours faisait de nouvelles pièces à son maître, et tous les jours se sauvait du châtement par quelque trait de subtilité, il n'eût pas possible au philosophe de le contondre. Le second jour de marché, Xantus, qui avait dessein de régaler quelques-uns de ses amis, lui commanda d'acheter ce qu'il y aurait de meilleur, et rien autre chose. Je t'apprendrai, dit en soi-même le Phrygien, à spécifier de ce que tu souhaites; sans t'en remettre à la discrétion d'un esclave. Il n'acheta donc que des langues; les premières d'âne, les secondes de chèvre, les troisièmes de porc, les quatrièmes de chien, les cinquièmes de loup, les sixièmes de lièvre, les septièmes de chat, les huitièmes de souris, les neuvièmes de rat, les dixièmes de mouton. Le lendemain Esopé ne fit encore servir que le même mets, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde; c'est la mère de tous débats, la nourrice des procès, la source des divisions et des guerres. Si on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur; et qui pis est, de la calomnie. Par elle on détruit les villes, on persuade de méchantes choses. Si d'un côté elle loue les dieux, de l'autre elle profère des blasphèmes contre leur puissance. Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus que véritablement ce valet lui était fort nécessaire; car, si on savait le mieux au monde exercer la patience d'un philosophe. De quoi vous mettez-vous en peine, reprit Esopé. Eh! trouve-moi, dit Xantus, un homme qui ne se mette en peine de rien. Esopé alla le lendemain sur la place; et, voyant un paysan qui regardait toutes choses avec la froideur et l'indifférence d'une statue, il amena ce paysan au logis. Voilà dit-il à Xantus, l'homme sans souci que vous demandez. Xantus commanda à sa femme de faire chauffer de l'eau, de la mettre dans un bassin; puis de laver elle-même les pieds de son nouvel hôte. Le paysan la laissa faire, quoiqu'il sût fort bien qu'il ne méritait pas cet honneur; mais il disait en lui-même: C'est peut-être la coutume d'un usage ainsi. On le fit asséoir au haut bout; il prit sa place sans cérémonie. Pendant le repas, Xantus ne fit autre chose que blâmer son cuisinier; rien ne lui plaisait; ce qui était doux, il le trouvait trop sale; et ce qui était trop sale, il le trouvait doux. L'homme sans souci le laissait dire, et

mangeait de toutes ses dents. Au dessert on mit sur la table un gâteau que la femme du philosophe avait fait. Xantus le trouva mauvais, quoiqu'il fût très-bon. Voilà, dit-il, la pâtisserie la plus méchante que j'aie jamais mangée; il faut brûler l'ouvrière, car elle ne fera de sa vie rien qui vaille: qu'on apporte des lagots. Attendez, dit le paysan; je m'en vais querir ma femme: on ne fera qu'un bûcher pour toutes les deux. Ce dernier trait d'esprit donna au philosophe, et lui ôta l'espérance de jamais attraper le Phrygien.

Or, ce n'était pas seulement avec son maître qu'Esopé trouva l'occasion de rire et de dire de bons mots. Xantus l'avait envoyé en certain endroit; il rencontra chemin le magistrat, qui lui demanda où il allait. Soit qu'Esopé lui distrait, ou pour une autre raison, il répondit qu'il n'en savait rien. Le magistrat, tenant à mépris et irrévérence cette réponse, le fit mener en prison. Comme les huissiers le conduisaient, ne voyez-vous pas, dit-il, que j'ai très-bien répondu? Savais-je qu'on me ferait aller ou je vas? Le magistrat le fit relâcher, et trouva Xantus heureux d'avoir un esclave si plein d'esprit.

Xantus, de sa part, voyait par là de quelle importance était pour lui un certain esclave. Il lui était de ne point affranchir Esopé, et combien la possession d'un tel esclave lui faisait d'honneur. Même un jour, faisant la débauche avec ses disciples, Esopé, qui les servait, vit que les fumées leur échauffaient déjà la cervelle, aussi bien au maître qu'aux écouters. La débauche de vin, leur dit-il, a trois degrés: le premier, de volupté; le second, d'irrognerie; le troisième, de fureur. On se moqua de son observation, et on continua de vider les pots. Xantus s'en donna jusqu'à perdre la raison, et à se vanter qu'il boirait la mer. Cela fit rire la compagnie. Xantus soutint ce qu'il avait dit, gagea sa maison qu'il boirait la mer tout entière; et, pour assurance de la gageure, il déposa l'anneau qu'il avait au doigt.

Le jour suivant, que les vapeurs de Bacchus furent dissipées, Xantus fut extrêmement surpris de ne plus retrouver son anneau, lequel il tenait fort cher. Esopé lui dit qu'il était perdu, et que sa maison l'était aussi par la gageure qu'il avait faite. Voilà le philosophe bien alarmé: il prit Esopé de lui enseigner une défaite. Esopé s'avisait de celle-ci.

Quand le jour que l'on avait pris pour l'exécution de la gageure fut arrivé, tout le peuple de Samos accourut au rivage de la mer pour être témoin de la honte du philosophe. Celui de ses disciples qui avait gagé, contre lui, l'anneau, dit à l'assemblée: Messieurs, j'ai gagé véritablement que je boirais toute la mer; mais non pas les fleuves qui en sont dedans; c'est pourquoi, que ce soit moi qui gage contre moi de boire les cours, et puis je ferai ce que je me suis vanté de faire. Chacun admira l'expédition que Xantus avait trouvée pour sortir à son honneur d'un si mauvais pas. Le disciple confessa qu'il était vaincu, et demanda pardon à son maître. Xantus fut reconduit jusqu'en son logis, avec acclamations.

Pour récompense, Esopé lui demanda la liberté. Xantus lui fut refusé, et dit que le temps de l'affranchir n'était pas encore venu; si toutefois les dieux l'ordonnaient ainsi, il y consentait: parlant, qu'il prit garde au premier présage qu'il aurait étant sorti du logis, s'il était heureux, et

qu'il, par exemple, deux corneilles se présentassent à sa vue, la liberté lui serait donnée; s'il n'en voyait qu'une, qu'il ne se lassât point d'être esclave. Esopé sortit aussitôt. Son maître était logé à l'écart; et appartenant vers un lieu couvert de grands arbres. A peine notre Phrygien fut hors, qu'il aperçut deux corneilles qui s'abattirent sur le plus haut. Il en alla avertir son maître, qui voulut voir lui-même s'il disait vrai. Tandis que Xantus venait, l'une des corneilles s'envola. Me tromperas-tu toujours, dit-il à Esopé: qu'on lui donne les écrivains. L'ordre fut exécuté. Pendant le supplice du pauvre Esopé, on vint inviter Xantus à un repas: il promit qu'il s'y trouverait. Hélas! s'écria Esopé, les présages sont bien menteurs; moi, qui avais vu deux corneilles, je suis battu par mon maître, qui n'en a vu qu'une; est-ce que le dieu ne m'a point tenu lieu de Xantus? qu'il commande qu'on cesse de sonner Esopé; mais, quant à la liberté, il ne pouvait se résoudre à lui la donner, encore qu'il la lui avait promise en diverses occasions.

Un jour ils se promenaient tous deux par un des jardins, considérant avec beaucoup de plaisir les inscriptions qu'on y avait mises. Xantus en aperçut une qu'il ne put entendre, quoiqu'il demeurât longtemps à en chercher l'explication. Elle était composée des premières lettres de certains mots. Le philosophe avoua ingénument que cela passait son esprit. Si je vous fais trouver un trésor par le moyen de ces lettres, lui dit Esopé, quelle récompense aurai-je? Xantus lui promit la liberté; et l'ampoulette du trésor. Elles signifient, poursuivit Esopé, qu'à quatre pas de cette colonne, notés en rencontrons un. En effet, ils le trouvèrent après avoir creusé quelque peu dans terre.

Le philosophe fut sommé de tenir parole; mais il repoula toujours. Les dieux, mégarde de l'affranchir, dit-il à Esopé, que te ne m'aies donné avant cela l'intelligence de ces lettres! ce ne sera l'un autre trésor plus précieux que celui lequel nous avons trouvé. On les a ici gravées, poursuivit Esopé, comme étant les premières lettres de ces mots: *Αὐτὸς ἑαυτὸν ἐλευθέρωσεν*; c'est-à-dire: Si vous reculez quatre pas, et que vous creusiez, vous trouverez un trésor. Puisque tu es si subtil, répartit Xantus, j'aurais tout de me défaire de toi; n'espère donc pas que je t'affranchisse. Et moi, répartit Esopé, je vous denoucerai au roi Denys; car c'est à lui que le trésor appartient; et ces mêmes lettres commencent d'autres mots qui le signifient. Le philosophe intimidé dit au Phrygien qu'il prit sa part de l'argent, et qu'il n'en dit mot; de quoi Esopé déclara ne lui avoir aucune obligation, ces lettres ayant été choisies de telle manière qu'elles enfermaient un triple sens, et signifiaient encore: Si en vous en allant, vous partagez le trésor que vous aurez rencontré. Dès qu'ils furent de retour, Xantus commanda qu'on enfermât le Phrygien, et que l'on lui mit les fers aux pieds, de crainte qu'il n'allât publier cette aventure. Hélas! s'écria Esopé, est-ce ainsi que les philosophes s'acquittent de leurs promesses? Mais, faites ce que vous voudrez, il faudra que vous m'affranchissiez malgré vous.

Sa prédiction se trouva vraie. Il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un aigle enleva l'anneau qu'il avait au doigt. Esopé, qui était à l'écart, vit l'aigle qui enlevait l'anneau. *Var.* Qu'il fut, dans les éditions modernes de Bidoi et de Barbou; mais toutes les éditions originales portent le pluriel.

public (c'était apparemment quelque sceau que l'on apposait aux délibérations du conseil), et le fit tomber au sein d'un esclave. Le philosophe fut consulté là-dessus, et comme étant philosophe, et comme étant un des premiers de la république, il demanda du temps, et eut recours à son oracle ordinaire: c'était Esopé. Celui-ci lui conseilla de le produire en public, parce que, s'il rencontrait bien, l'honneur en serait toujours à son maître; sinon, il n'y aurait que l'esclave de blâmé. Xantus approuva la chose, et le fit monter à la tribune, aux harangues. Dès qu'on le vit, chacun s'éclata de rire: on ne s'imaginait qu'il pût rien partir de raisonnable d'un homme fait de cette manière. Esopé le dit qu'il ne fallait pas considérer la forme du vase, mais la liqueur qui y était enfermée. Les Samiens lui crièrent qu'il dit tout sans crainte, ce qu'il jugeait de ce prodige. Esopé s'en excusa sur ce qu'il n'osait le faire. La Fortune, disait-il, avait mis un débat de gloire entre le maître et l'esclave: si l'esclave disait mal, il serait battu; s'il disait mieux que le maître, il serait battu encore. Aussitôt on pressa Xantus de l'affranchir. Le philosophe résista longtemps. A la fin le prévôt de ville le menaça de le faire de son office, et en vertu du pouvoir qu'il en avait comme magistrat; de façon que le philosophe fut obligé de donner les mains. Cela fait, Esopé dit que les Samiens étaient menacés de servitude par ce prodige, et que l'aigle enlevant leur sceau ne signifiait autre chose qu'un roi puissant qui voulait les assujettir.

Peu de temps après, Crésus, roi des Lydiens, fit dénoncer à ceux de Samos qu'ils eussent à se rendre ses tributaires; sinon, qu'il les y forcerait par les armes. La plupart étaient d'avis qu'on lui obéit. Esopé leur dit que la Fortune présentait deux chemins aux hommes: l'un, de liberté, rude et épineux au commencement, mais dans la suite très-agréable; l'autre, d'esclavage, dont les commencements étaient plus aisés, mais la suite laborieuse. C'était à conseiller assez intelligemment aux Samiens de défendre leur liberté. Ils renvoyèrent l'ambassadeur de Crésus avec beaucoup de satisfaction.

Crésus se mit en état de les attaquer. L'ambassadeur lui dit que, tant qu'ils auraient Esopé avec eux, il aurait peine à les réduire à ses volontés, vu la confiance qu'ils avaient en son bon sens du personnage. Crésus le leur envoya demander, avec la promesse de leur laisser la liberté s'ils le lui livraient. Les principaux de la ville trouvèrent ces conditions avantageuses, et ne crurent pas que leur repos leur coûtât trop cher quand ils l'achèteraient, aux dépens d'Esopé. Le Phrygien leur fit changer de sentiment en leur montrant que, les loups et les brebis ayant fait un traité de paix, celles-ci donnèrent leurs chiens pour otages. Quand

il leur en fut fait mention, ils furent d'avis de ne point y agréer. Mais au contraire, répondit Solon, qu'il ne faut point s'en approcher, ou il leur faut dire la vérité. *OEuvres de Plutarque*, traduites par Amyot, t. I, p. 581 de l'édition 1801, in-8°. Dans la liste de tous les rois de Babylone, il n'y en a pas un seul nommé Lycéus; et c'est une des preuves (mais une des moins décisives, suivant nous) qu'on a données que cette vie d'Esopé était une fiction. Voyez Méziriac, dans les *Mémoires de littérature*, t. I, p. 99, in-8°, 1745.

*Var.* Il demanda temps, dans les premières éditions; et cette leçon a été adoptée par les éditeurs modernes. Nous avons préféré celle de la réimpression de 1692, sous la date de 1678, parce qu'il est évident que c'est ici une correction qui marque un changement dans la langue. L'usage s'opposait déjà, vers la fin du dix-septième siècle, à la suppression de l'article qu'il autorisait précédemment.

Dans les divers voyages que Plutarque, ou l'auteur de cette vie, quel qu'il soit, fait faire à Esopé, il n'est pas fait mention du voyage du fabuliste à Corinthe, où, selon Plutarque, il assista au banquet des sept Sages.

elles n'eurent plus de défenseurs, les loups les étranglèrent avec moins de peine qu'ils ne faisaient. Cet apologue fit son effet: les Samiens prirent une délibération toute contraire à celle qu'ils avaient prise. Esopé vint toutefois aller vers Crésus, et dit qu'il les servirait plus utilement étant près du roi, que s'il demeurait à Samos.

Quand Crésus le vit, il s'étonna qu'une si chétive créature lui eût été un si grand obstacle. Quoi! voilà celui qui fait qu'on s'oppose à mes volontés! s'écria-t-il. Esopé se prosterna à ses pieds. Un homme prenait des sauterelles, dit-il; une cigale lui tomba aussi sous la main. Il s'en allait la tuer comme il avait fait des sauterelles. Que vous a-t-elle fait? dit-elle à cet homme; je ne rongerai point vos bœufs, je ne vous procure aucun dommage; vous ne trouverez en moi que la voix, dont je me sers fort innocemment. Grand d'admiration et de pitié, non-seulement lui pardonna, mais il laissa en repos les Samiens à sa considération.

En ce temps-là le Phrygien composa ses fables, lesquelles il laissa au roi de Lydie, et fut envoyé par lui vers les Samiens, qui décernèrent à Esopé de grands honneurs. Il lui prit aussi envie de voyager et d'aller par le monde, s'entretenant de diverses choses avec ceux que l'on appelait philosophes. Enfin il se mit en grand crédit près de Lycéus, roi de Babylone. Les rois d'alors s'envoyaient les uns aux autres des problèmes à résoudre; sur toutes sortes de matières, à condition de se payer une espèce de tribut ou d'amende, selon qu'ils répondraient bien ou mal aux questions proposées, en quoi Lycéus, assisté d'Esopé, avait toujours l'avantage, et se rendait illustre parmi les autres, soit à résoudre, soit à proposer.

Cependant notre Phrygien se maria; et, ne pouvant avoir d'enfants, il adopta un jeune homme d'extraction noble, appelé Ennus. Celui-ci le paya d'ingratitude, et fut si méchant que d'oser soulever le lit de son bienfaiteur. Cela étant venu à la connaissance d'Esopé, il le chassa. L'autre, afin de s'en venger, contrefit des lettres, par lesquelles il

C'est à la cour de Crésus que, selon Hérodote et Plutarque, Esopé se lia avec Solon. Alexis le Comique, *apud Athen.*, p. 451) avait composé une comédie intitulée *Esopé*, dans laquelle il y avait une scène entre Esopé et Solon. Plutarque, dans la vie de Solon, rapporte que ce sage ayant dit des vérités à Crésus qui l'offensèrent; Esopus, celui qui a composé des fables, étant pour lors en la ville de Sardes, où il avait été mandé par le roi, qui lui faisait faire bonne chère, fut marry de voir que le roy eût fait un si mauvais accueil à Solon; si lui dit par manière d'admonestement: *Ob! Solon, ou il ne faut point de tout approcher des princes, ou il leur faut courtoisie et agréer.* Mais au contraire, répondit Solon, qu'il ne faut point s'en approcher, ou il leur faut dire la vérité. *OEuvres de Plutarque*, traduites par Amyot, t. I, p. 581 de l'édition 1801, in-8°.

Dans la liste de tous les rois de Babylone, il n'y en a pas un seul nommé Lycéus; et c'est une des preuves (mais une des moins décisives, suivant nous) qu'on a données que cette vie d'Esopé était une fiction. Voyez Méziriac, dans les *Mémoires de littérature*, t. I, p. 99, in-8°, 1745.

C'est-à-dire à résoudre, *soulde*, se trouve encore dans Nicot (*Thésor de la langue française*, 1606, in-folio, p. 603), qui cite ces phrases: *soulde une question; qu'ai-je affaire que soulde avec toi?*

semblait qu'Ésope eût intelligence avec les rois qui étaient ennemis de Lycéus. Lycéus, persuadé par le cachet et par la signature de ces lettres, commanda à un de ses officiers nommé Hermippus que, sans chercher de plus grandes preuves, il fit mourir promptement le traître Ésope. Cet Hermippus, étant ami du Phrygien, lui sauva la vie; et, à l'insu de tout le monde, le nourrit longtemps dans un sépulchre, jusqu'à ce que Nectéabos, roi d'Égypte, sur le bruit de la mort d'Ésope, eût fait venir Lycéus son tributaire. Il osa le provoquer, et le defia de lui envoyer des architectes qui fussent bâtir une tour en l'air, et, par même moyen, un homme prêt à répondre à toutes sortes de questions. Lycéus ayant lu les lettres et les ayant communiquées aux plus habiles de son État, chacun d'eux demeura court; ce qui fit que le roi regretta Ésope, quand Hermippus lui dit qu'il n'était pas mort, et le fit venir. Le Phrygien fut très-bien reçu, se justifia, et pardonna à Ennos. Quant à la lettre du roi d'Égypte, il n'en fit que rire, et manda qu'il enverrait au printemps les architectes et le répondant à toutes sortes de questions. Lycéus remit Ésope en possession de tous ses biens, et lui fit livrer Ennos pour en faire ce qu'il voudrait. Ésope le reçut comme son enfant; et, pour toute punition, lui recommanda d'honorer les dieux et son prince; se rendre terrible à ses ennemis, facile et commode aux autres; bien traiter sa femme, sans pourtant lui confier son secret; parler peu, et chasser de chez soi les babillards; ne se point laisser abattre au malheur; avoir soin du lendemain, car il vaut mieux enrichir ses ennemis par sa mort que d'être importun à ses amis pendant son vivant; surtout n'être point enfièvre du bonheur ni de la vertu d'autrui, d'autant que c'est se faire du mal à soi-même. Ennos touché de ces avertissements et de la bonté d'Ésope, comme d'un trait qui lui aurait pénétré le cœur, mourut peu de temps après.

Pour revenir au deli de Nectéabos, Ésope choisit des aiglons; et les fit instruire (chose difficile à croire); il les fit, dis-je, instruire à parler en l'air et en un panier dans lequel étoit un jeune enfant. Le printemps venu, il s'en alla en Égypte, avec tout son équipage, non sans tenir en grande admiration et en attente de son dessein les peuples chez qui il passait. Nectéabos, qui, sur le bruit de sa mort, avait envoyé l'énigme, fut extrêmement surpris de son arrivée. Il ne s'y attendait pas, et ne se fut jamais engagé dans un tel jeu contre Lycéus, s'il eût cru Ésope vivant. Il lui demanda s'il avait amené les architectes et le répondant. Ésope dit que le répondant étoit lui-même, et qu'il ferait voir les architectes quand il seroit sur le lieu. On sortit en pleine compagnie, où les aiglons enlevèrent les paniers avec les petits enfants, qui criaient qu'on leur donnait du mortier, des pierres, et du bois. Vous voyez, dit Ésope à Nectéabos, je vous ai trouvé les ouvriers; fournissez leur des matériaux. Nectéabos avoua que Lycéus étoit le vainqueur. Il proposa toutefois ceci à Ésope; J'ai des caroles en Égypte qui conçoivent au bienissement des chevaux qui sont devers Babylone.

VAR. Dans toutes les éditions données par la Fontaine, on trouve hantissement, conformément à la prononciation de ce mot; mais non pas conformément à la manière de l'écrire en usage de son temps, qui étoit et fut toujours la même qu'aujourd'hui.

Qu'avez-vous à répondre là-dessus? Le Phrygien remit sa réponse au lendemain, et, retourné qu'il fut au logis, il commanda à des enfants de prendre un chat, et de le mener fouettant par les rues. Les Égyptiens, qui adorent cet animal, se trouvant extrêmement scandalisés du traitement que l'on lui faisoit. Ils l'arrachèrent des mains des enfants, et allèrent se plaindre au roi. On fit venir en sa présence le Phrygien. Ne savez-vous pas, lui dit le roi, que cet animal est un de nos dieux? Pourquoi donc le faites-vous traiter de la sorte? C'est pour l'offense qu'il a commise envers Lycéus, reprit Ésope; car, la nuit dernière, il lui a étranglé un coq extrêmement courageux, et qui chantoit à toutes les heures. Vous êtes un menteur, répartit le roi; comment seroit-il possible que ce chat eût fait en si peu de temps un si long voyage? Et comment est-il possible, reprit Ésope, que vos juments entendent de si loin nos chevaux hennir, et conçoivent pour les entendre?

Ensuite de cela, le roi fit venir d'Éthiopie certains personnages d'esprit subtil, et savants en questions énigmatiques. Il leur fit un grand régal, où le Phrygien fut invité. Pendant le repas, ils proposèrent à Ésope diverses choses, celle-ci entre autres: Il y a un grand temple qui est appuyé sur une colonne entourée de douze villes, chacune desquelles a trente arcs-boutants; et au tour de ces arcs-boutants se promènent, l'une après l'autre, deux femmes, l'une blanche, l'autre noire. Il faut renvoyer, dit Ésope, cette question aux petits enfants de notre pays. Le temple est le monde; la colonne, l'an; les villes, ce sont les mois; et les arcs-boutants, les jours, autour desquels se promènent alternativement le jour et la nuit.

Le lendemain, Nectéabos assambla tous ses amis. Souffrirez-vous, leur dit-il, qu'une moitié d'homme, qu'un avorton soit la cause que Lycéus remporte le prix, et que j'aie la confusion pour mon partage? Un d'eux s'avisa de demander à Ésope qu'il leur fit des questions de choses dont ils n'eussent jamais entendu parler. Ésope écrivit une cédule par laquelle Nectéabos confessoit devoir deux mille talents à Lycéus. La cédule fut mise entre les mains de Nectéabos toute cachetée. Avant qu'on l'ouvrît, les amis du prince souffrirent que la chose contenue dans cet écrit étoit de leur connaissance. Quand on l'eut ouverte, Nectéabos s'écria: Voilà la plus grande fausseté du monde; je vous en prends à témoin tous tant que vous êtes. Il est vrai, répartirent-ils, que nous n'en avons jamais entendu parler. J'ai donc satisfait à votre demande, reprit Ésope. Nectéabos le renvoya comblé de présents, tant pour lui que pour son maître.

Le séjour qu'il fit en Égypte est peut-être cause que quelques-uns ont écrit qu'il fut esclave avec Rhodopé, celle-là qui, des libéralités de ses amans, fit élever une des trois pyramides qui subsistent encore, et qu'on voit avec admiration; c'est la plus petite; mais celle qui est bâtie avec le plus d'art.

VAR. Hannir, dans les éditions données par la Fontaine. Voyez la note précédente.

Hérodote (II, 154) nie que Rhodopé ait fait construire cette pyramide; mais il confirme le fait de son esclavage avec Ésope. Voici d'ailleurs s'exprime bet historien: Rhodopé étoit originaire de Thrace, esclave d'Iamon, fils d'Hephestopolis.

Ésope, à son retour dans Babylone, fut reçu de Lycéus avec de grandes démonstrations de joie et de bienveillance; ce roi lui fit ériger une statue. L'envie de voir et d'apprendre le fit renoncer à tous ses honneurs, il quitta la cour de Lycéus, où il avoit tous les avantages qu'on peut souhaiter, et prit congé de ce prince pour voir la Grèce encore une fois. Lycéus ne le laissa point partir sans embrassemens et sans larmes, et sans le faire promettre sur les autels qu'il reviendrait achever ses jours auprès de lui.

Entre les villes où il s'arrêta, Delphes fut une des principales. Les Delphiens l'écoutèrent fort volontiers; mais ils ne lui rendirent point d'honneurs. Ésope, piqué de ce mépris, les compara aux bâtons qui flottent sur l'onde; ce s' imagine de loin que c'est quelque chose de considérable, de près on trouve que ce n'est rien. La comparaison lui coûta cher. Les Delphiens en conçurent une telle haine et un si violent désir de vengeance (outre qu'ils craignoient d'être décriés par lui), qu'ils résolurent de l'ôter du monde. Pour y parvenir ils cachèrent parmi ses hardes un de leurs vases sacrés, prétendant que par ce moyen ils convaincroient Ésope de vol et de sacrilège, et qu'ils le condamneraient à la mort.

Comme il fut sorti de Delphes, et qu'il eut pris le chemin de la Rhodice, les Delphiens accoururent comme gens qui étoient en peine. Ils l'accusèrent d'avoir dérobé leur vase; Ésope le nia avec des sermens; on chercha dans son équipage, et il fut trouvé. Tout ce qu'Ésope put dire n'empêcha point qu'on ne le traitât comme un criminel infâme. Il fut ramené à Delphes, chargé de fers, mis dans les cachots, puis condamné à être précipité. Rien ne lui servit de se défendre avec ses armes ordinaires, et de raconter des apologues; les Delphiens s'en moquèrent.

La grenouille, leur dit-il, avoit invité le rat à venir voir. Afin de lui faire traverser l'onde, elle l'attacha à son pied. Dès qu'il fut sur l'eau, elle voulut le tirer au fond dans le dessein de le noyer, et d'en faire ensuite un repas. Le malheureux rat résista quelque peu de temps. Pendant qu'il se débattait sur l'eau, un oiseau de proie l'aperçut, fondit sur lui; et l'ayant enlevé avec la grenouille, qui ne se put détacher, il se repnt de l'un et de l'autre. C'est ainsi, Delphiens abominables, qu'un plus puissant que nous me vengera; je périrai; mais vous périrez aussi.

Comme on le conduisoit au supplice, il trouva moyen de s'échapper, et entra dans une petite chapelle dédiée à Apollon. Les Delphiens l'en arrachèrent. Vous violez cet

• Ille de Samos, compagne d'esclavage d'Ésope le fabuliste; car Ésope fut aussi esclave d'Iamon. On en a des preuves; et une des principales c'est que les Delphiens ayant fait demander plusieurs fois, par un lierant, suivant les ordres de l'oracle, si quelqu'un vouloit venger la mort d'Ésope, il ne se présenta qu'un petit-fils d'Iamon, qui portait le même nom que son aieul. Traduct. de Larcher, seconde édition, II, p. 110.

• Visconti remarque que plusieurs faits racontés par Plaque, sont confirmés par les anciens. Ainsi, dit ce savant antiquaire, l'anecdote d'un vase sacré caché par les habitans de Delphes dans les malles du fabuliste auroit pu paraître voide dans les livres saints, et transportée par Plaque dans la vie d'Ésope. Cependant nous retrouvons ce thème fait dans les fragments d'Héraclide, auteur contemporain de Platon (De Politicis, c. 211).

asile, leur dit-il, parce que ce n'est qu'une petite chapelle, mais un jour viendra que votre méchanceté ne trouvera point de retraite sûre, non pas même dans les temples. Il vous arrivera la même chose qu'à l'aigle, laquelle, non obstant les prières de l'escarbot, enleva un lierre qui s'étoit réfugié chez lui; la génération de l'aigle en fut punie jusque dans le giron de Jupiter. Les Delphiens, peu touchés de tous ces exemples, le précipitèrent.

Peu de temps après sa mort, une peste très-violente exerça sur eux ses ravages. Ils demandèrent à l'oracle par quels moyens ils pourroient apaiser le courroux des dieux. L'oracle leur répondit qu'il n'y en avoit point d'autre que d'expié leur forfait, et satisfaire aux mânes d'Ésope. Aussitôt une pyramide fut élevée. Les dieux ne témoignèrent pas seulement combien ce crime leur déplaisoit; les hommes vengèrent aussi la mort de leur sage. La Grèce envoya des commissaires pour en informer, et en fit une punition rigoureuse.

Quant à la lettre du roi d'Égypte, il n'en fit que rire, et manda qu'il enverrait au printemps les architectes et le répondant à toutes sortes de questions. Lycéus remit Ésope en possession de tous ses biens, et lui fit livrer Ennos pour en faire ce qu'il voudrait. Ésope le reçut comme son enfant; et, pour toute punition, lui recommanda d'honorer les dieux et son prince; se rendre terrible à ses ennemis, facile et commode aux autres; bien traiter sa femme, sans pourtant lui confier son secret; parler peu, et chasser de chez soi les babillards; ne se point laisser abattre au malheur; avoir soin du lendemain, car il vaut mieux enrichir ses ennemis par sa mort que d'être importun à ses amis pendant son vivant; surtout n'être point enfièvre du bonheur ni de la vertu d'autrui, d'autant que c'est se faire du mal à soi-même.

FABLES.

LE DAUPHIN.

Je chante les héros dont Ésope est le père;

Troupe de qui l'histoire eneor que mensongère

Contient des vérités qui servent de leçons.

Tout parle en mon ouvrage, et même les poissons:

Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes.

Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.

ILLUSTRE REJETON D'UN PRINCE aimé des dieux,

Sur qui le monde entier a maintenant les yeux,

Et qui, faisant fléchir les plus superbes têtes,

Comptera désormais ses jours par ses conquêtes;

Quelque autre te dira d'une plus forte voix

Les faits de tes aïeux et les vertus des rois.

Je vais t'entretenir de moindres aventures

Te tracer en ces vers de légères peintures;

Et si de l'agrément n'emporte le prix,

J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

De la roche Phadriades, selon Spidas, mais plutôt de celle de Hyampee, dans le voisinage de Delphes, d'où l'on précipitoit les sacrilèges. M. Larcher a cherché à déterminer la date de cet événement; il le place en l'an 550 avant notre ère. Voyez Essai de chronologie d'Hérodote, ch. xix, t. VII, p. 553 de la traduction d'Hérodote, seconde édition, 1802, in-8.